



Journal de Roubaix

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine : le Mercredi et le Samedi.
 ABONNEMENT : Pour Roubaix : 18 fr. par an,
 — 10 fr. pour six mois,
 — 6 fr. pour trois mois.
 Pour le dehors, les frais de poste en plus.
 Un numéro : 25 centimes.

ABONNEMENT ET RÉDACTION :
Au bureau du Journal, 20, rue Neuve,
A ROUBAIX,
 Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

La rédaction recevra les articles signés indiquant l'adresse de l'auteur, pour le cas où il y aurait à faire des observations.

Le Gérant responsable se réserve le droit d'examen.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

Nous prions ceux de nos abonnés dont l'engagement est expiré de vouloir bien faire renouveler leur abonnement afin de ne point éprouver d'interruption dans l'envoi du journal.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

18 francs par an,
 10 francs pour six mois,
 6 francs pour trois mois.

Les nouveaux abonnés recevront tout ce qui a paru du feuilleton (en trois volumes) en cours de publication.

ROUBAIX, 3 Juillet.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle : Décret qui approuve la convention passée le 21 juin 1857 entre le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, et la compagnie du chemin de fer du Nord; Convention y annexée; Nominations : d'un membre du conseil impérial de l'instruction publique; — d'un agent de change à Bordeaux; — du président et du vice-président d'un conseil de prud'hommes.

Chronique locale.

Les changements survenus dans la marche des convois du chemin de fer, ont fait modifier la levée des lettres comme suit, pour les courriers désignés ci-dessous :
 Paris, (2^e envoi), 6 h. 30 m. du soir.
 Lille, (2^e envoi), 4 h. du matin.
 Tourcoing, (3^e envoi), Courtray, Gand, 4 h. du matin.

CHEMIN DE FER DU NORD.

SERVICE D'ÉTÉ à dater du 1^{er} Juillet 1857.

DE LILLE A MOUSCRON.

Lille . . . Dép.	mat. 5 30	mat. 7 30	mat. 8 30	mat. 10 05	mat. 11 30	soir 1 50	soir 3 15	soir 4 40	soir 5 40	soir 8 05	soir 11 »
Roubaix . . .	5 46	7 46	8 46	10 21	11 46	2 06	3 31	4 56	5 56	8 21	11 16
Tourcoing . .	5 52	7 52	8 52	10 27	11 52	2 12	3 37	5 02	6 02	8 27	11 21
Mouscr. Arr.	6 10	8 10	9 10	10 45	12 05	2 25	3 55	5 20	6 15	8 45	

DE MOUSCRON A LILLE

Mouscron. Dép.	mat. 7 »	mat. 8 30	mat. 9 30	mat. 11 15	soir 12 45	soir 2 45	soir 4 35	soir 5 40	soir 6 40	soir 9 10
Tourcoing . . .	5 15	7 10	8 40	11 25	12 55	2 55	4 45	5 50	6 55	9 20
Roubaix . . .	5 22	7 17	8 47	11 32	1 02	3 02	4 52	5 57	7 15	9 27
Lille . . . Arr.	5 40	7 35	9 05	11 50	1 30	3 20	5 10	6 15	7 45	9 45

Notre population a répondu avec empressement à l'appel que lui a fait la Compagnie générale des Lavoirs et Bains publics de France.

Nous apprenons qu'un certain nombre de nos honorables négociants ont déjà pris part à la souscription ouverte dans les bureaux de la caisse commerciale. Nous nous attendions du reste à un succès pour une œuvre éminemment philanthropique, et nous sommes heureux de constater que ce début a dépassé nos espérances.

Monseigneur Desprez est arrivé mercredi matin à Roubaix. Il est descendu chez M. le doyen de Notre-Dame.

Le lendemain, jeudi, il a chanté la messe du St-Sacrement et il est parti vers trois heures pour Douai. Après avoir passé quelques jours dans cette ville où l'appellent des affaires de famille, il se rendra à Paris où les vicaires-généraux l'attendent pour le conduire dans son diocèse de Limoges.

La santé de Mgr Desprez paraît excellente.

On lit dans la *Correspondance Havas* :

« Ce qui n'était encore qu'une brillante espérance, il y a quelques jours, devient en ce moment une réalité, c'est-à-dire que, sur plusieurs points, a déjà commencé cette moisson de 1857, qui bientôt va rendre à la France et à l'Europe l'abondance et la sécurité. Ainsi, la correspondance télégraphique qui nous annonçait, la semaine dernière, que la récolte en Égypte était magnifique et donnait les meilleurs résultats, nous apprend aujourd'hui qu'il en est de même en Italie, en Algérie, en Espagne et en Provence, où elle ne laisse, écrit-on de Marseille, rien à désirer sous le rapport du rendement et de la qualité. Ajoutons à ces bonnes nouvelles que la floraison des blés s'achève, dans les contrées de la France et de l'Europe où la végétation est moins avancée, sous l'influence d'un soleil splendide succédant à des pluies fécondes. Les choses marchent donc à souhait, et si quelques orages sont venus sur différents points compromettre les intérêts des cultivateurs, ces regrettables sinistres ne peuvent avoir des conséquences sérieuses sur l'ensemble de la prochaine récolte. »

On termine les préparatifs de la fête offerte par les Pompiers de Roubaix aux compagnies de pompiers de France et de Belgique.

Le temps, nous l'espérons, favorisera cette fête qui attirera, sans aucun doute, grand nombre d'étrangers.

On ne cesse de prodiguer les avertissements, les conseils pour engager chacun à prendre les plus grandes précautions contre cette maladie terrible, contre ce véritable fléau devant lequel la science est encore impuissante : la rage. — L'impôt sur les chiens en a diminué le nombre, mais il n'a pas encore son effet complet. Beaucoup de chiens sont conservés, parce que leurs propriétaires hésitent à les faire tuer. Le caniche, le roquet, le loulou, morts, ne seront plus remplacés, mais mourront dans leur niche... et en attendant cette fin heureuse, ils dorment bien tranquillement, mangent des biscuits... et mordent parfaitement.

Un enfant vient d'être mordu par un chien qu'on supposait atteint d'hydrophobie. L'animal fut tué sur-le-champ, au grand désespoir de la mère de cet enfant. Elle ne comprenait pas trop pourquoi l'on faisait tant de bruit, pourquoi l'on appliquait la peine de mort pour une simple morsure. On eut beaucoup de peine à lui faire comprendre l'horrible danger que courait son enfant. Elle finit par se rendre à l'évidence.

Nous espérons qu'on aura employé les moyens en usage pour prévenir les suites terribles de cette morsure.

On ne saurait trop louer l'autorité des soins, de la rigueur qu'elle met à faire exécuter les arrêtés concernant les chiens errants. Puisse toute la race plutôt que d'exposer la vie d'un seul homme. C'est ce que les défenseurs de cette race, que des déclamations sentimentales ont rendu beaucoup trop intéressante, n'ont pas assez compris.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

4 JUILLET 1857.

LE PRINCE

ROMAN HISTORIQUE. (1)

(Suite. — Voir le numéro du 1^{er} Juillet.)

Celui-ci s'était frayé un chemin jusqu'à ses côtés pendant qu'il parlait. Surpris et presque décontenancé de voir si près de lui le comte, qui le toisait d'un air plein d'ironie et de dédain, Worowitsch détourna involontairement la tête et lança un regard furtif à Willanow. Que remarqua-t-il ? Qu'elle faisait appel à sa prudence d'un œil suppliant, avec une expression d'anxiété, de véritable effroi.

Il baissa la tête. Il parut un moment abattu ; il était indécis.

Un sourd murmure continuait de régner. « Souwaroff, dit enfin Catherine, quel est cet homme que tu as introduit ? »

Comme le général se retirait sans répondre, elle frappa du pied avec impatience.

Orloff leva la main derrière Worowitsch, et l'impératrice comprit son intention.

« Votre Majesté ordonne-t-elle que j'emmène ce jeune homme ? » demanda-t-il.

(1) La reproduction de ce feuilleton est interdite.

On eût dit que ces mots étaient un signal convenu, à en juger par le mécontentement général, qui ne craignit plus de se manifester tout haut.

Worowitsch releva la tête. Animé d'une noble fierté, il s'avança d'un pas vers l'impératrice avec un courage plein d'enthousiasme.

« Madame, reprit-il, aussi loin que remontent mes souvenirs, les tempêtes n'ont cessé de gronder autour de moi. Si j'ai tenu un langage audacieux, c'est que l'orage continue de mugir dans mon sein après la grande catastrophe qui a frappé mon pays et ma famille. Peut-être n'ai-je pas choisi un moment opportun pour déposer mes plaintes aux pieds de Votre Majesté ; qu'elle me permette de lui exposer plus complètement une autre fois les événements qui ont éveillé de si bonne heure le chagrin dans mon cœur, et arraché de ma poitrine tant de douloureux soupirs. J'entends autour de moi un murmure de mécontentement, je lis la colère sur le front de votre Majesté ; mais sa sagesse et son noble cœur brillent trop vivement à travers le nuage qui environne son trône pour ne pas me convaincre que la justice occupe le premier rang parmi les nombreuses vertus qui donnent tant d'éclat au règne de votre Majesté. »

Au fond, Worowitsch disait vrai ; néanmoins la czarine, courroucée, étendit la main vers lui en faisant un geste impérieux.

Il pâlit et chancela ; mais, dans son désespoir, il tenta un dernier effort.

« Qu'ai-je dit, poursuivit-il, qui puisse irriter Votre Majesté ? Je suis venu pour accuser un de ses favoris. La faveur couvre-t-elle le crime, quand la pourpre elle-même ne le fait pas ? Je n'ai point encore prononcé le nom de cet homme. Que l'on ne croie point pour cela que mon accu-

sation, comme la foudre, menace toutes les têtes ; elle n'est suspendue que sur une seule, et elle la frappera un jour. Votre Majesté est l'arbitre de notre vie ; mais les contemporains et la postérité sont les juges de votre grandeur et de votre gloire, et ne leur décerneront l'immortalité qu'autant qu'elles se distinguent par la sagesse et la justice. Ordonnez-moi de me retirer, mais non de me taire ; faites-moi passer la camisole de force, mais n'étreignez pas mon âme libre dans les chaînes du silence ; enterrez-moi vivant, mais n'étouffez pas mes paroles. J'accuse... »

Il approchait du but ; il était décidé à porter son accusation, lorsque de nouveaux et violents murmures l'interrompirent.

« Worowitsch, lui dit alors Catherine, si vous avez sujet de vous plaindre, vous n'aurez pas fait en vain appel à ma justice... Orloff, qu'on l'emmène et qu'on le surveille ! »

Elle donna cet ordre avec calme et dignité, mais d'un air froid et dur, et d'une voix dont le tremblement trahissait une sourde colère.

De vifs témoignages d'approbation retentirent dans la salle : sans y faire attention, la czarine se tourna vers Souwaroff.

Orloff mit la main sur l'épaule de Worowitsch.

« Suivez-moi ! » lui dit-il.

Ils s'entre regardèrent avec une froideur glaciale.

On aurait pu conclure de cette scène qu'ils se connaissaient de longue date, et que, dans les rapports qui avaient existé entre eux, Orloff avait donné lieu à la haine que Worowitsch nourrissait contre lui. Néanmoins, il n'en était rien. Avant de venir à Péterhoff, Worowitsch n'avait jamais vu le comte, dont il n'avait appris que par hasard le nom dans le parc, et par con-

séquent Orloff ne se souvenait pas non plus d'avoir jamais rencontré le jeune Polonais.

Malgré cette circonstance très-importante, Orloff, chez qui Worowitsch venait de réveiller des souvenirs désagréables de son passé, ne pouvait douter qu'il ne fût l'unique objet des accusations portées devant Catherine, surtout lorsqu'il songeait au regard farouche et brûlant de haine du jeune homme, qui n'avait cherché des yeux que lui seul au milieu d'une assemblée si nombreuse.

Naturellement, le comte connaissait mieux que personne sa propre conduite en Pologne. Inquiet des paroles de Worowitsch, il s'était approché de lui autant que possible, d'abord pour se préparer à tenir hardiment tête à l'orage, et puis pour scruter la physionomie du jeune homme, afin de s'assurer s'il ne l'avait pas déjà vu. Sa mémoire se prononça pour la négative. Aussi ne fut-il amené qu'à cette unique conclusion, qui d'ailleurs lui suffisait : Cet homme me connaît, et il est mon ennemi ; il faut donc l'éloigner. Le langage imprudent et par trop audacieux que tenait Worowitsch, dans son ignorance des formes étudiées auxquelles étaient accoutumés les oreilles de la cour, faisait grand plaisir à Orloff. Le comte observait le jeu non équivoque de la physionomie de la czarine, thermomètre infailible des courtisans, et, avec son coup d'œil sûr et sa longue expérience, il comprenait que, pour le moment du moins, il n'avait guère à redouter son ennemi.

A chaque nouveau point de ses accusations, Worowitsch perdait de plus en plus du terrain, jusqu'à ce qu'enfin la mesure fût comble et l'impératrice lasse de ces jérémiades. Peut-être l'issue eût-elle été tout autre, si le regard suppliant de Willanow n'eût arrêté un moment